

Lamarque docteur en médecine
Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier
N.º 77

ESSAI
SUR
L'AMÉNORRHÉE.

Tribut Académique,
PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE 12 JUILLET 1823;

PAR JEAN-BAPTISTE BONNIN,
De TOULOUSE, département de la Haute-Garonne;
DOCTEUR EN MÉDECINE,

Ex-Chirurgien Aide-Major aux Armées, Bachelier ès Lettres de l'Académie de Toulouse, Membre résidant de la Société d'Émulation médicale de Toulouse, Membre correspondant de l'Athénée médical de Montpellier, et Membre titulaire du Cercle chirurgical de la même ville, etc.

*Propter solum uterum, mulier est
id quod est.* VANHELMONT.

A MONTPELLIER,
Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté
de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n.º 62.

1823.

L'AMÉNOURRIE

ALPHONSE DE LAUNAY
Travail Académique

Présenté à l'Université de Montpellier
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER
LE 14 JUILLET 1835

Par JEAN-BAPTISTE BONNIN

De Toulouse, département de la Haute-Garonne

DOCTEUR EN MÉDECINE

Ex-Président Aide-Major aux Armées, Docteur en Médecine de l'École
de Médecine de Toulouse, Médecin titulaire de la Société d'Hygiène
publique de Toulouse, Médecin correspondant de l'Académie de
Médecine de Paris, et Médecin titulaire au Corps chirurgical de la marine
à bord de l'Albatros, etc.

Projet de loi sur les élections
de 1835

A MONTPELLIER

Chez JEAN MARTIN, seul Libraire de la Faculté
de Médecine, près l'Hôtel de la Faculté, n. 24

1835

A MONSIEUR SOULAGES,

Docteur en Médecine, Médecin de la Paroisse St.-Étienne, à Toulouse.

Agréez, mon respectable Maître, la dédicace de ce faible Essai. Ma carrière médicale doit tout à vos bontés : heureux si je parviens jamais à vous en prouver ma vive reconnaissance.

AUX AUTEURS DE MES JOURS.

Témoignage de respect, tribut de reconnaissance pour les sacrifices énormes qu'ils ont faits pour mon éducation.

A MES CHÈRES SOEURS.

Gage d'une amitié inviolable.

A MON MEILLEUR AMI,

MONSIEUR ROLLAND,

Aide-Chirurgien à l'Hôpital St.-Jacques, à Toulouse.

Tu t'en souviens, mon cher Ami; ce fut en nous précipitant dans les bras presque inanimés de ta pauvre Mère, que nous entendîmes ces paroles, que l'excès de son mal rendait si difficiles..... Soyez toujours amis.....! Ah! sans doute, le délire seul de la mort a pu porter..... l'infortunée, à nous faire un devoir d'un sentiment qu'elle connaissait inné dans nos âmes.

BONSIN.

AVANT-PROPOS.

BOËRHAAVE a dit : « Nous procédons non pas comme les empiriques en cumulant les mêmes travaux ou les mêmes expériences ; mais, fidèles interprètes de la nature, nous déduisons de nos travaux et de nos expériences , des causes et des axiomes qui nous dirigent vers de nouveaux travaux et de nouvelles expériences. »

Cet aphorisme que la sagesse des Professeurs de l'École de Médecine de Toulouse a exposé dans l'enceinte de l'amphithéâtre anatomique à la méditation des Élèves , frappa mon esprit autant que mes yeux , lorsque , bien jeune encore , je portai mes premiers pas dans le sanctuaire de la médecine. Il m'a toujours paru d'une sagesse et d'une vérité incontestables. C'est lui , en effet , qui établit l'espace immense qui sépare la vraie médecine , de l'empirisme et de l'ignorance. L'observation a été de tous temps la voie qu'ont suivie les hommes qui ont acquis une juste célébrité dans la pratique de cet art. Hippocrate , le premier de tous , en a donné l'exemple , et le respect religieux qui depuis des siècles environne la mémoire et les écrits de ce grand homme , ne reconnaît pas d'autre cause. Si , privés du secours d'une saine physiologie et des sciences accessoires à la médecine , devenues la plupart certaines depuis peu de temps , nos devanciers ont tiré de l'observation seule les vérités immortelles qu'ils nous ont transmises , que ne doit-on pas attendre de la médecine actuelle , secondée de toutes ces ressources !

Pénétré de ces idées , ce ne sera jamais qu'à l'aide de ces auxiliaires que je méditerai sur les cas pathologiques qui me seront présentés ; c'est ce qui m'a porté à faire précéder cet essai de quelques considérations de physiologie sur la menstruation.



ESSAI
SUR
L'AMÉNORRHÉE.



DANS l'état physiologique, la femme est assujétie à un flux périodique qui se renouvelle chaque mois. Une infinité de causes peuvent en troubler ou en interrompre le cours : l'état pathologique qui en résulte fera le sujet de cette dissertation. Mais convaincu, comme je l'ai dit précédemment, de l'impossibilité absolue d'avoir des données positives sur l'état maladif d'un organe, ou d'un système d'organes, si l'on ne considère point la marche de ses phénomènes physiologiques, c'est à l'exposition de ceux-ci que je vais donner quelques instans.

La menstruation consiste dans l'écoulement d'une certaine quantité de sang bien élaboré, provenant périodiquement de la matrice et s'échappant par les parties génitales. Cette fonction désagréable et assujétissante est généralement départie à toutes les femmes ; cependant, quelque générale que soit la loi qui assujétit le sexe à ce tribut, elle souffre quelques exceptions. En effet, il existe des femmes qui, sans en être incommodées, n'ont jamais connu la menstruation, et qui n'en ont pas moins joui de toutes les prérogatives de leur sexe ;

même de celle de la fécondité. On a observé que l'organisation physique et morale de ces femmes se rapprochait un peu de celle de l'homme : elles présentent l'œil noir, vif et hardi, la fibre ferme, les formes prononcées et dépourvues des contours gracieux qui les distinguent, leurs manières sont décidées ; aussi les Latins les appelaient-ils *Viragines*, expression que, dans notre langue, nous pourrions assez bien rendre par celle d'*Hommasse*. Le docteur Frank rapporte avoir vu, dans sa pratique, quelques femmes de ce genre, et raconte, comme témoin oculaire, l'accouchement d'une d'elles qui mit au monde un enfant bien constitué et bien portant.

La menstruation a-t-elle été primordialement établie par la nature ? Cette question a été le sujet de controverses fort intéressantes. Quoique la plupart des auteurs soient de cet avis, on compte toutefois des antagonistes. Roussel entr'autres, dans son système physique et moral de la femme, émet l'opinion contraire. Il croit que le flux menstruel n'a pas été originairement établi par la nature, et qu'il n'est que le résultat de la mollesse et de l'intempérance auxquelles les hommes réunis en société se sont livrés. Nous verrons effectivement plus bas, en parlant des causes qui le provoquent plutôt chez certaines femmes que chez d'autres, que ces dernières y contribuent puissamment. Cet auteur ajoute, que si de nos jours nous le voyons si universellement établi, nous ne devons le rapporter qu'à un système d'hérédité qui le transmet de la mère à la fille, comme on le voit de la phthisie, de la maladie syphilitique, ou de toute autre diathèse. Écoutons cet auteur aimable : « Tous ces faits nous induisent fortement à conjecturer qu'il a dû exister un temps où les femmes n'étaient point assujéties à ce tribut incommode ; que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est, au contraire, un besoin factice contracté dans l'ordre social. Les hommes rassemblés ont toujours cherché à resserrer les liens de la cordialité dans les festins ; la joie est plus vive, et les épanchemens plus tendres dans ces momens où la machine se remonte par une nouvelle nourriture : on est alors plus content des autres, parce qu'on est plus content de soi-même. » Parlant alors des

alimens superflus introduits dans les voies alimentaires, l'auteur ajoute : « La nature attentive à maintenir cette juste compensation de perte et de réparation qui entretient la vie, tâcha de se débarrasser d'un superflu dangereux par des évacuations convenables. » Quelque extraordinaire que paraisse l'opinion de cet auteur, elle acquerrait un haut degré de confiance, si, comme l'affirment quelques voyageurs, les règles sont inconnues au Brésil, et chez quelques nations sauvages.

C'est de l'utérus, avons-nous dit plus haut, que provient le sang menstruel, et son expulsion a lieu par les parties génitales. Telle est, en effet, la marche ordinaire de ce phénomène. Il s'en faut, cependant, que la nature se soit assujétié à une règle invariable : le flux menstruel peut s'établir par une foule d'endroits. On l'a vu (et quelque extraordinaire que ceci paraisse, tous les auteurs sont d'accord sur ce point), on l'a vu, dis-je, s'établir par le rectum, l'angle de l'œil, les narines, les oreilles, les gencives, l'extrémité des doigts, la suture sagittale, le moignon d'un membre amputé, un vésicatoire, un cautère ; d'autres fois, il a paru sous les dehors d'une hémoptysie, d'une hématomèse, du mœléna. Un exemple singulier est celui d'une jeune fille qui, s'étant livrée avec excès à la danse durant le temps de ses menstrues, fut atteinte d'une sueur extrême de sang dont elle fut victime le lendemain (1). La connaissance de la possibilité de la déviation des menstrues est très-importante en pratique : quelle imprudence ne commettrait-on pas, en effet, d'arrêter une hémorrhagie insolite qui se trouverait être justement la terminaison heureuse d'une maladie ! preuve convaincante de l'utilité de la physiologie à l'exercice de la médecine.

L'époque de la première apparition des menstrues est en raison directe des latitudes sous lesquelles vit la femme. Elle est beaucoup plus précoce dans les pays chauds que dans les pays froids ; il n'est pas rare de voir une jeune Asiatique nubile et quelquefois mère à l'âge de neuf à dix ans. L'histoire nous a transmis que Mahomet

(1) Éphémérides des curieux de la nature.

épousa Cadisja à l'âge de cinq ans, et l'admit à sa couche à huit. On voit, au contraire, que vers les régions polaires, ce n'est que vers la 18.^e ou 20.^e année que les femmes commencent à s'acquitter de ce tribut. En France, elle a ordinairement lieu de la 12.^e à la 15.^e année, quelquefois plus tard, rarement plutôt.

Une foule de causes peuvent en accélérer l'apparition et la rendre plus ou moins laborieuse : une éducation molle, intempérante, oisive ; la lecture d'ouvrages érotiques, la vue de statues ou de tableaux lascifs, l'inattention répréhensible d'une mère qui, témoin des tendres épanchemens de sa fille pour un ami, un voisin, un parent, excuse, que dis-je, provoque et rapporte à l'enfance ce qui n'est que l'effet d'une passion naissante, et dont il ne sera pas toujours temps d'arrêter le cours. Il est aisé de concevoir que ces diverses causes, faisant de l'utérus un centre de fluxion, peuvent facilement déterminer cet organe à mettre prématurément en jeu l'exercice de ses fonctions, ou bien en rendre l'apparition plus ou moins difficile.

Ce n'est pas seulement l'apparition prématurée des règles que détermine l'influence des pays chauds, mais encore leur abondance. En effet, dans les régions froides les femmes perdent beaucoup moins que celles qui habitent les régions contraires, puisqu'il est certain qu'en Laponie, les règles n'ont lieu que deux ou trois fois dans l'année, et en quantité modérée, tandis qu'en Afrique, leur écoulement est presque continuel (1). Ce n'est pas tout, et par une conséquence de ce que j'ai dit plus haut, le sexe des villes, où la luxure et l'intempérance règnent toujours, perd beaucoup plus que celui des campagnes, où la simplicité des mœurs se rapproche davantage de l'état de nature.

C'est donc en France, entre la 12.^e et 15.^e année que la menstruation s'établit. Quel est l'état moral de la femme lorsqu'elle arrive à cette époque ? Il dépend beaucoup du genre d'éducation qu'elle a reçu : naïve et simple, la jeune fille, dont l'éducation a été

(1) *Physiol. de Richerand.*

austère, ne voit qu'avec surprise, et même avec effroi, le premier résultat des fonctions d'un organe dont elle ignore souvent l'existence : elle pleure en cachette, se dérobe à tous les regards, se demande vainement compte d'un phénomène qui l'effraie, et le trouble seul qu'il lui cause donne souvent lieu aux plus funestes résultats. Aussi, soit dit en passant, et sans invoquer à mon aide une foule d'exemples plus ou moins déplorables, la réserve mal entendue de certaines mères, qui s'obstinent à taire à leurs enfans ce qu'il est de leur devoir de leur révéler, me paraît bien condamnable.

Il est vrai et bien flatteur de dire que tel est généralement l'état de la jeune personne à cette époque de la vie : sage, retenue, modeste, docile aux conseils de ses parens, donnant l'exemple de toutes les vertus, telle en un mot que la Providence la destine à la félicité des hommes. Il existe néanmoins quelques nuances qui montrent l'influence du tempérament ou du genre d'éducation : ainsi, sans parler de la femme qui, à peine au printemps de ses jours, décèle le germe des plus violentes passions (1), nous dirons seulement, avec le vénérable archevêque de Cambrai, que née avec un violent désir de plaire (2), la jeune fille y porte tous ses soins, que rien n'est

(1) « L'amour est une épisode dans la vie de l'homme, c'est l'histoire toute entière de la vie de la femme : » a dit Mad.^e de Staël. Cette opinion, assez étrange chez une femme et sur-tout chez une femme d'esprit, n'a pas besoin d'être sérieusement réfutée. L'ennemi juré des femmes, le satyrique Boileau, n'a pas été aussi exclusif qu'elle. Il dit, malignement à la vérité :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

On voit toutefois qu'il faisait quelques exceptions. Mais, sans parler ici d'une foule de femmes, dont la vie n'a été qu'un enchaînement de vertus sublimes, qu'un assemblage de talens, Mad.^e de Staël n'est-elle pas elle-même une preuve contraire de ce qu'elle avance ? Car lorsqu'à tant d'esprit on joint de si profondes connaissances, elle fera difficilement croire qu'elle n'a jamais sacrifié qu'au dieu de Paphos.

(2) Éducation des filles, par Fénelon, chap. 10.^e

épargné pour y parvenir. Ses premières ressources sont dans les ajustemens : une coiffe , un bout de ruban , une boucle de cheveux plus haut ou plus bas , le choix d'une couleur , sont pour elle autant d'affaires importantes et de talismans dont elle connaît seule toute la puissance. Sa petite vanité la porte alors à se montrer ; car que lui fait la parure , si personne ne la félicite sur son bon goût et sur sa bonne mine ? elle brûle donc d'aller au bal , au spectacle (1), à la promenade ; en un mot , elle veut être vue , parce qu'elle ne doute pas du triomphe de ses charmes : et cette vérité n'a pas plus échappé au Prince des poètes latins , qu'au philosophe chrétien que j'ai cité :

*Malo me Galatea petit lasciva puella ,
Et fugit ad salices , et se cupit antè videri.*

VIRGILE , Églogue 3.^e

Néanmoins , comme tout cela n'est que l'effet de la légèreté du jeune âge , bientôt une inclination se décide , et alors tout rentre dans l'ordre ; elle est accordée à l'objet fortuné qui l'a rendue sensible , et on la voit , sans surprise , donner avec autant d'adresse ses soins à son ménage et à son époux , qu'elle en déployait quelques jours plutôt à chiffonner sa poupée.

Le sang menstruel , pour jouir des qualités physiologiques , ne doit être ni trop clair ni trop épais. Il est de couleur rosée chez les jeunes personnes , un peu plus foncé chez les femmes dans la force de l'âge , et noir et épais chez celles qui approchent de l'âge de retour. Il n'en est cependant pas toujours ainsi , et l'on trouve consignée , dans les éphémérides des curieux de la nature , l'observation d'une femme qui , quoique bien portante , rendait chaque mois , au lieu de sang , une humeur séreuse safranée que rien ne pouvait enlever des linges qu'elle touchait : cette femme demeura stérile. La durée de l'écoulement ne doit pas dépasser celle de trois à six jours. Cette condition n'est pas tellement exclusive que l'on

(1) Éducation des filles , par Fénelon , chap. 2.^e

doive réputer malade toute femme qui s'en écarte soit en plus soit en moins, cela peut dépendre de l'idiosyncrasie et d'une foule de circonstances; je donne seulement ces limites comme les plus ordinaires.

Le mécanisme de la menstruation nous est-il connu? Non, sans doute; et quelque curieuses et savantes qu'aient été les discussions polémiques élevées à ce sujet, nous sommes obligés de convenir que nous n'en savons pas plus sur cet article que sur celui de la conception. La nature s'est plu à couvrir ces opérations d'un voile impénétrable, et les résultats de toutes les recherches que l'on a faites à cet égard, ne consistent que dans des probabilités et des hypothèses plus ou moins ingénieuses: pauvre récompense des travaux pénibles de tant de médecins philosophes! Il n'entre pas dans mon sujet de rapporter toutes les opinions émises sur ce point, je me bornerai seulement à l'exposition laconique de quelques-unes.

On l'a attribuée à la position déclive de l'utérus, à l'influence de la lune sur la femme; mais, comme l'observe le professeur Richerand, on n'a pas fait attention que, dans la première supposition, les menstrues devraient avoir lieu par la plante des pieds, et que, dans la seconde, il faudrait qu'elles fussent assujéties aux phases lunaires, ce qui n'est pas (1). D'autres la faisaient dépendre de l'action d'un ferment qu'ils supposaient dans la matrice. « Astruc, « ainsi que beaucoup d'autres médecins, pensent que le flux mens-
 « truel n'est que le superflu de la lymphe destinée à l'accroissement
 « avant l'âge de puberté, et à la nutrition après la puberté. La
 « lymphe ou les molécules organiques s'accumulent, disent-ils,
 « pendant l'espace d'un mois, dans les vaisseaux vermiculaires de
 « la matrice. Lorsque ces vaisseaux sont tout-à-fait remplis, ils
 « compriment nécessairement les veines de cet organe. Le sang,
 « arrêté dans son cours par cette compression, est forcé, selon M.
 « Astruc, de se jeter sur des productions qui sortent latéralement
 « des troncs veineux, et qui s'ouvrent dans la cavité de la matrice.

(1) *Physiol. de Richerand.*

« Ces productions sont les appendices dont on a déjà parlé, et dont l'existence est encore problématique (1). » Dumas pensait qu'un état de pléthore générale, nécessaire à l'accroissement du corps, et devenu inutile lorsque cet accroissement était achevé, prenait son cours par la matrice, et en expliquait ainsi le mécanisme. Il disait que la matrice, par une action particulière à cet organe, attirait vers elle les matériaux de cette pléthore, que l'écoulement habituel qui en serait le résultat était prévenu par l'action absorbante des vaisseaux lymphatiques, dont la matrice est abondamment pourvue : mais que leur exercice continué, et l'impression constante des mêmes stimulus, finissaient par les affaiblir; ils devenaient alors incapables d'absorber les fluides que les capillaires artériels ne cessaient de déposer, et de là l'apparition du flux menstruel (2). Enfin, l'opinion de Bordeu (3), aussi hypothétique et moins satisfaisante à l'explication que les autres, est qu'elle dépend d'une action particulière de la matrice, secondée quelquefois par l'effort sympathique des autres organes. Mais c'est assez, je crois, pour conclure de cette diversité d'opinions, qu'on est loin d'avoir des données positives sur le mécanisme de ce phénomène.

Une autre question non moins curieuse a encore occupé les médecins et les philosophes : c'est celle de savoir si le sang menstruel a des propriétés malfaisantes. Hippocrate pensait que non, et le comparait au sang de la victime qui vient de tomber sous le fer du sacrificateur. Aristote, Graaf et Verheyen croyaient le contraire; mais, outre qu'il serait physiologiquement difficile d'expliquer comment, chez une femme exempte de toute maladie, le sang menstruel pourrait acquérir des propriétés délétères en traversant la matrice, je me range de l'opinion de ceux qui croient que ce n'est qu'un préjugé vulgaire, établi de temps immémorial, et entretenu par les législateurs de divers pays, pour engager plus sûre-

(1) Roussel, système du physique et moral de la femme.

(2) Dumas, physiologie.

(3) Recherches sur le tissu muqueux.

ment les femmes à observer la propreté, qui a toujours été regardée, avec raison, comme une condition indispensable de la santé. Le docteur Frank s'exprime à cet égard en ces termes : « Cette erreur « a été soutenue par des hommes qui ont rendu des services à « l'histoire naturelle, et on pourrait bien la regarder comme un « dogme médico-politique, plutôt que comme une vérité dont ils « fussent persuadés. Ce cas ne serait pas le seul où les législateurs « se sont servis de prétextes pour faire observer au peuple des lois « nécessaires à son bonheur. Chez plusieurs peuples de l'antiquité, « les femmes étaient déclarées impures durant la période mens-
« truelle, et privées pendant sa durée des droits du mariage. La
« purification des nouvelles accouchées est une institution sanc-
« tionnée par les lois religieuses qui sont encore en vigueur (1). »

La menstruation est supprimée durant la grossesse vraie ou fausse, ainsi que pendant l'allaitement : c'est ce qui a porté à croire, que le flux menstruel était destiné au développement du fœtus dans le sein de sa mère, et à la sécrétion du lait après sa sortie. Mais, dans cette supposition, comment expliquer les grossesses et les temps d'allaitement où la menstruation a lieu comme de coutume, et en outre l'exemple des femelles des animaux, chez qui la menstruation n'existe en aucun temps ?

Arrive enfin cet âge où la femme n'est plus ce que tant elle veut être : la troupe folâtre des amours a successivement délogé d'auprès d'elle, à peine s'en est-elle aperçue ; mais l'heure critique sonne, il faut ouvrir les yeux. C'est entre la 40.^e et la 45.^e année, que la cessation des menstrues a lieu. Elle peut toutefois se prolonger beaucoup plus long-temps, on en a plusieurs exemples. Pline rapporte celui de Cornélie de la famille des Scipions, qui, à l'âge de 62 ans, mit au monde Volusius Saturninus. L'histoire sacrée nous fournit celui de la naissance inespérée d'Isaac, etc. D'abord irrégulière, cette fonction finit par cesser tout-à-fait ; des maladies plus ou moins graves, et que toute la prévoyance de l'art ne saurait prévenir,

(1) Frank, Médecine pratique.

en sont souvent la suite, et l'on peut dire que cette époque est le dernier trait de l'histoire de la femme.

Ici finissent les considérations fort incomplètes, sans doute, que j'avais à donner sur l'état physiologique de la menstruation. Passons maintenant à son histoire pathologique.

On entend par aménorrhée le retard, la difficulté ou la suppression complète du flux menstruel. Les nosologistes lui ont donné plusieurs noms, elle a reçu ceux de menischèse, ischoménie, dysménie, etc.; mais cette affection étant plus généralement connue sous celui d'aménorrhée, je l'emploierai exclusivement.

On a reconnu plusieurs espèces d'aménorrhée, ou plutôt on l'a divisée en plusieurs ordres, suivant les causes qui la produisent ou l'état qui la constitue. Le docteur Frank en admet neuf.

1.° L'aménorrhée des jeunes filles; 2.° l'aménorrhée laborieuse (*stillasitia*); 3.° l'aménorrhée circonscrite; 4.° l'aménorrhée complète; 5.° l'aménorrhée organique; 6.° l'aménorrhée par interception; 7.° l'aménorrhée sénile; 8.° l'aménorrhée adynamique; 9.° enfin, l'aménorrhée hypersthénique.

Mais cette division de l'aménorrhée, quelque exacte qu'elle me paraisse, pourrait cependant bien m'entraîner dans des répétitions oiseuses; aussi ne l'adopterai-je pas exclusivement, mon intention d'ailleurs étant de parler moins de l'aménorrhée des jeunes filles et de celle de l'âge de retour (qui constituent à elles seules deux espèces particulières d'affection), que de la rétention sanguine, lorsque la menstruation a déjà existé, et que l'âge de la femme fait raisonnablement croire qu'elle aura encore lieu.

Les causes prédisposantes à l'aménorrhée se trouvent presque toujours dans les tempéramens, dans l'excès ou le défaut de sensibilité du système utérin, dans le genre de vie que l'on mène: examinons ces causes séparément.

Parmi les tempéramens, ceux qui favorisent le plus les suppressions menstruelles, sont les suivans, que nous nous abstiendrons de caractériser, puisque tous les auteurs de physiologie ont pris ce soin.

Le tempérament sanguin. Il exerce une influence très-marquée sur cette fonction de l'utérus, en favorisant singulièrement les congestions sanguines vers cet organe. Ici pourrait être classée l'aménorrhée hypersthénique.

Le tempérament lymphatique. Il se distingue par l'impression qu'il donne à tout le système, d'une faiblesse ou d'une langueur qui paralyse en quelque sorte le mouvement de la circulation. Les localités froides et humides, l'usage des boissons tièdes et relâchantes, peuvent le déterminer. Ici trouverait sa place l'aménorrhée adynamique.

Le tempérament nerveux. Il se reconnaît au trouble qu'il excite dans l'exercice des fonctions, à l'état de spasme réitéré qu'il peut établir sur la matrice. A celui-là pourrait peut-être se rapporter l'aménorrhée circonscrite.

Quelque distinction que l'on fasse en théorie médicale de ces divers tempéramens, ce serait une erreur de croire qu'ils existent toujours ainsi; il est beaucoup plus ordinaire de les reconnaître unis et confondus l'un avec l'autre, que distincts et séparés comme nous venons de les représenter.

C'est vraisemblablement de cette combinaison de tempéramens, que doivent résulter les autres espèces d'aménorrhée que j'ai déjà signalées, à l'exception de celle entretenue par un vice organique, et de celle par interception; comme il serait facile de le démontrer en faisant leur histoire particulière.

Excès de sensibilité. Cet état peut résulter de l'éducation que la femme a reçue, d'un mode de vie propre à l'organe, ou bien, enfin, d'une foule de causes, comme il sera dit plus bas, et qui font de l'utérus un véritable centre de fluxion.

Défaut de sensibilité. C'est ici tout le contraire, ainsi que le texte l'indique, et ce n'est que par inertie, relâchement et faiblesse, que l'organe utérin est disposé à l'aménorrhée. De cet état peut dépendre une indifférence totale ou à peu près nulle pour les plaisirs de l'amour, etc.

A toutes ces causes se joint encore celle du genre de vie. Quel

sujet de méditations profondes ne commande pas cette dernière considération ! Pour nous en convaincre , jetons un instant les yeux sur le tableau animé que nous en donne un médecin philosophe de nos jours : (1) « Quelle vie mènent aujourd'hui la plupart des femmes « qui brillent dans nos cercles , et qui donnent le ton dans une « partie de société ? Faibles , délicates , et cependant asservies à « tous les caprices de la mode , on les voit tantôt demi-nues braver « scandaleusement les intempéries des saisons et les vicissitudes « atmosphériques , tantôt se surcharger de vêtemens inutiles , et se « condamner péniblement à supporter une chaleur accablante , ou « à respirer un air malsain et vicié. Incapables de suivre un régime « exact , elles ne reconnaissent d'autre règle que l'inconstance de leurs « goûts , et le besoin de les satisfaire devient pour elles le plus « impérieux des besoins. Les substances les plus propres à réveiller « des palais engourdis et des appétits presque éteints , sont les ali- « mens qu'elles préfèrent ; plusieurs même ne rougissent pas d'y « joindre habituellement l'usage abondant de liqueurs alcooliques. « Leurs nuits se passent dans l'agitation et le tumulte , et au sortir « de ces bruyantes scènes , au lieu de trouver dans un sommeil « réparateur le repos qui les fuit , elles sont poursuivies jusque « dans leurs songes par le trouble de leurs souvenirs et de leurs « illusions. Avides de sensations , elles recherchent avec ardeur tous « les objets les plus propres à ébranler leurs sens et à remuer « leur imagination. Elles courent de spectacle en spectacle ; elles « multiplient sans fin et sans mesure les impressions qui leur plaisent , « leur vie n'est qu'une sorte de frémissement et d'oscillation con- « tinuelle. L'amour avec tous ses plaisirs , tous ses excès et toutes « les passions qui forment son cortège , occupe , fatigue , épuise la « dévorante activité qui les consume. Des organes que l'on tour- « mente sans cesse pour en obtenir de nouvelles jouissances , perdent « peu à peu leurs forces , n'agissent plus que par secousses , ne sont « plus susceptibles que de mouvemens désordonnés et convulsifs. Au

(1) M. Royer-Collard.

« milieu de ces bouleversemens, comment leurs fonctions habituelles
« pourraient-elles se remplir avec ordre et régularité? »

Le célibat peut être encore une cause d'aménorrhée. L'expérience a prouvé que les maladies de matrice sont plus communes chez les filles que chez les femmes. Ne pourrait-on pas l'attribuer à ce que l'organe utérin qui reçoit sans cesse, ne dépense pas en proportion? Quoi qu'il en soit, on sait que souvent un bon régime hygiénique prévient toute espèce d'affection de cet organe.

Telles sont les causes prédisposantes à cette maladie. Nous allons présentement nous occuper des causes occasionelles. Celles-ci se divisent en morales et en physiques. Parmi les premières, on compte les chagrins, les inquiétudes, les soucis trop souvent attachés à la condition humaine, une frayeur vive, un emportement de colère, les contrariétés des penchans primitifs de la nature: parmi les secondes, un refroidissement subit, l'immersion du corps ou d'une partie du corps dans l'eau froide, un coup, une chute, une brûlure, l'action d'un médicament astringent, l'abus du coït, un excès de débauche, etc., etc.

SYMPTOMES. On doit les distinguer en locaux et en généraux. Parmi les premiers, sentiment de douleur et de tiraillement dans la région lombaire, d'un poids incommode dans l'hypogastre, tranchées utérines plus ou moins fortes, céphalalgie, fausses sensations de diverses couleurs, sur-tout d'un rouge de feu, tension de l'abdomen: quant aux seconds, loin d'employer son temps à en faire l'énumération, il serait plus convenable et plus simple de dérouler le tableau affligeant de toutes les maladies et infirmités auxquelles la femme peut être assujettie. Toutefois, et sans atténuer en rien cette assertion, la chlorose, la métrite, l'hystérie, des affections herpétiques, un état d'aliénation complète, peuvent en être la suite immédiate, et la leucorrhée, le squirrhe, le cancer, les résultats les plus ordinaires.

Dans une affection telle que l'aménorrhée, qui peut se présenter avec bénignité, ou bien, comme nous venons de le dire, jeter le trouble dans toute l'économie, et donner naissance à toute espèce

d'affection, il est aisé de concevoir que le pronostic doit extrêmement varier. Il est des circonstances où l'on peut raisonnablement espérer la terminaison prochaine de la maladie, et d'autres où il n'est guère permis de l'attendre. Ainsi, des efforts hémorrhagiques se manifestent-ils aux époques menstruelles, nous verrons en cela la tendance de la nature à rétablir l'écoulement supprimé, pour peu qu'elle soit aidée des moyens de l'art. L'aménorrhée, au contraire, est-elle ancienne, reconnaissons-nous l'impassibilité de l'économie à cet état de choses ? suspendons notre jugement, et attendons encore pour établir notre pronostic. Hippocrate la déclarait incurable lorsqu'elle avait six mois d'existence ; sans partager entièrement l'opinion de ce grand homme, tenons-nous cependant dans une prudente réserve. Il en est bien autrement lorsqu'une cause organique l'entretient : cherchons à reconnaître alors si cette cause n'a pas besoin des ressources chirurgicales pour être combattue ; car, dans ce cas, tout traitement interne n'obtiendrait rien, ou peu de chose.

Mais il est encore des circonstances où le médecin doit user de la plus juste défiance et de la plus grande réserve. Combien de fois, en effet, est-il consulté par des personnes qui, se doutant de l'état où les a mises un commerce illicite, ne le dissimulent pas moins avec une ingénuité révoltante, ou une effronterie sans égale. Les raisons qui les y portent sont majeures sans doute ; il ne s'agit en effet de rien moins que de l'honneur d'une famille respectable, que de se soustraire au juste ressentiment d'un père, d'une mère, qui sacrifieraient mille fois leur existence pour purger leur sang d'une tache aussi noire. Mais, quelque puissantes que soient ces considérations, le médecin ne doit pas moins se renfermer dans les limites de son ministère ; il ne peut le méconnaître, puisque la complaisance ou l'erreur seraient toujours ici à côté du crime. Il doit être sourd à tout ce qui tend à le détourner de la ligne de ses devoirs, et par des questions aussi réservées que pénétrantes, faire tomber le masque à la dissimulation et à l'hypocrisie.

TRAITEMENT. L'exposition que nous avons donnée des causes, doit seule faire entendre combien le traitement de l'aménorrhée

est susceptible de varier dans plusieurs circonstances. C'est effectivement la recherche de ces causes, et l'examen attentif des symptômes, qui doivent décider le médecin à employer un traitement plutôt qu'un autre; car il est loin d'être toujours le même, comme un esprit judicieux doit aisément le pressentir. Laissons aux bonnes femmes et au charlatanisme seuls, la jactance de posséder un remède sûr et unique contre cette affection.

Le traitement se divise en prophylactique et en curatif.

Traitement prophylactique. Il consiste, 1.^o dans le soin d'éloigner, autant que possible, toutes les causes occasionnelles et prédisposantes que nous avons signalées; 2.^o dans l'usage de tout ce qui peut favoriser l'apparition du flux périodique; 3.^o dans l'observation de tout ce qui peut aider son cours, quand il est une fois établi. Dans le premier cas et relativement aux tempéramens, les indications hygiéniques sont susceptibles de varier, suivant celui de la femme qui se confie à nos soins: ainsi, celle d'un tempérament sanguin devra éviter tout ce qui est capable d'entretenir en elle l'état de sthénie qui peut lui être préjudiciable: or, une nourriture trop succulente, les vins généreux, les boissons alcooliques, seront prohibés; elle s'adonnera au contraire à un exercice modéré, ne fera usage que d'alimens de facile digestion, de boissons rafraîchissantes, etc. Celle d'un tempérament nerveux évitera aussi tout ce qui peut donner l'éveil à l'irritabilité nerveuse: ici trouve sa place ce que j'ai dit dans la partie physiologique de cet essai, relativement à l'éducation; point de lectures romanesques, point d'objets capables de remuer les passions de l'âme; mais une nourriture légère, un air doux, etc.

L'usage des bains tièdes conviendra également à ces deux tempéramens.

Le lymphatique se trouvera bien, au contraire, de tout ce qui est capable de donner du ton à la fibre, et de l'action aux fluides: ainsi, un régime tonique, l'usage modéré d'un vin généreux, l'abandon des lieux froids et humides, l'insolation, un air sec et vif, des bains froids de peu de durée, peuvent très-bien lui convenir.

Lorsque les menstrues auront pris leur cours, les précautions

seront encore plus gaandes. On écartera de la femme tous les objets capables d'émouvoir trop profondément sa sensibilité ; elle gardera le repos du corps et de l'esprit , et la position horizontale , au moins pendant quelques jours. Si , comme il n'est que trop ordinaire , elle ne veut pas se résoudre à l'observation rigoureuse de ce dernier précepte , elle évitera au moins l'impression trop vive du froid , par des vêtemens appropriés à la saison : nos ouvrages de médecine fourmillent d'exemples de catastrophes arrivées par l'oubli de cette précaution ; elle ne serrera pas trop le bandage qu'elle est dans l'habitude de porter : cette omission a eu aussi des résultats fâcheux. Mais comme les femmes se trouvent d'autant plus à leur aise , que ce bandage est plus immédiatement appliqué aux parties génitales , on sait quelle négligence elles mettent à suivre ce conseil , et du reste , la plupart de ceux qu'on leur donne à cet égard ; aussi serait-il à désirer , dans leur intérêt , que les lois religieuses qui chez la plupart des peuples de l'antiquité leur défendaient de paraître au - dehors pendant la période menstruelle , et les obligeaient à vivre en retraite jusqu'à ce qu'elles fussent *purifiées* , existassent encore.

La plupart de ces préceptes sont , sur-tout , applicables aux jeunes filles dont la menstruation n'a pas encore eu lieu , ou s'établit avec difficulté ; car on est presque d'accord , qu'à moins que l'aménorrhée ne dépende chez elles d'un vice organique , ou d'une cachexie chlorotique , les secours de l'hygiène sont souvent suffisans pour la faire disparaître. Le célèbre Barthez était de cette opinion. « Je dois d'abord
 « observer (dit cet auteur) que la suppression des règles à l'âge ou
 « est Mademoiselle (16 à 17 ans) , et avec l'état de santé qu'elle a
 « conservé , ne doit pas être combattu par un traitement fort actif ,
 « jusqu'à ce qu'on soit assuré que la nature laissée à elle-même ,
 « et seulement aidée d'un régime convenable , ne peut rétablir assez
 « promptement le cours des règles. Ce flux , à peine établi dans la
 « première jeunesse , peut souffrir des suspensions assez longues ,
 « sans que la constitution en soit fortement affectée ; au lieu que
 « les remèdes énergiques dont on se servirait trop tôt pour l'exciter ,
 « comme ils seraient incertains dans leurs effets , pourraient faire

« des impressions fâcheuses sur le poumon , ou sur d'autres organes
« essentiels (1). »

Traitement curatif. Il se modifie, ainsi que le précédent, suivant les diverses indications. L'aménorrhée est-elle récente, est-elle surtout le résultat d'une frayeur, d'un emportement de colère, de l'immersion des pieds dans l'eau froide, qui en sont les causes les plus ordinaires? Il suffira souvent d'une simple fumigation d'eau tiède dirigée vers les parties génitales (comme j'ai eu occasion de l'observer dans une circonstance que je rapporterai à la fin de cet essai), de pédiluves simples ou sinapisés, de l'usage d'une boisson légèrement diaphorétique, telle que l'infusion de sureau ou de tilleul. Ne cède-t-elle pas à ces moyens? on recourra à l'application de quelques sangsues à la vulve, ou à la saignée du pied, dont j'ai encore retiré de très-bons effets dans une autre circonstance rapportée encore à la fin de cet essai. On peut aider ces moyens de quelques fomentations émollientes et légèrement narcotiques, faites sur la région hypogastrique. L'expérience a prouvé qu'on retire en général plus d'avantage, dans ces circonstances, des évacuations sanguines locales, que de la saignée générale. L'état de pléthore universelle qui semble exister dans ce cas, en impose souvent, et n'est que le résultat de l'orgasme de la matrice. On cite l'observation d'une femme (2) qui, par l'effet d'une suppression menstruelle subite, perdit la vue; elle présentait tous les symptômes d'un état pléthorique général. Le médecin, dupé par cette fausse apparence, prodigua inutilement les saignées les plus copieuses: la vue ne revint pas, et lorsque au bout de trois mois, on croyait son retour désespéré, une nouvelle menstruation qui s'établit naturellement la ramena. Il peut arriver toutefois que la pléthore locale soit le résultat de la pléthore générale, et alors ces sortes de saignées peuvent être fort avantageuses, sur-tout lorsque, comme l'observe le professeur Pinel, la congestion sanguine

(1) Consult. de Barthez.

(2) Frank, Méd. prat.

vers la matrice étant excessive, l'application des sangsues à la vulve peut l'augmenter, et déterminer une métrite (1).

Quelquefois, malgré tous ces soins, les symptômes peuvent ne point céder, acquérir même plus d'intensité et dépendre d'une irritation nerveuse. On pourra faire usage alors de médicamens pris dans la classe des calmans, des anti-spasmodiques, tels que l'opium, le camphre, l'assa-fétida, l'éther sulfurique, etc. La première de ces substances peut être administrée avec avantage en lavemens, à cause du voisinage du rectum avec la matrice, mais on ne doit le faire qu'avec la plus grande circonspection : on a vu son emploi suivi de l'apoplexie et de la paraplégie; l'assa-fétida conviendrait peut-être mieux à cette sorte de médication. On pourra encore faire respirer à la malade l'ammoniaque ou l'acide acétique, ordonner son immersion dans un bain tiède; enfin, faire usage de tous les moyens capables de ramener le calme au physique et au moral.

L'aménorrhée, au contraire, qui reconnaît pour cause la faiblesse; un état cachectique, une affection morale ancienne et qui s'est manifestée lentement, exige d'autres soins. Dans ces cas, c'est plus aux moyens hygiéniques généraux que l'on doit avoir recours, qu'aux médications topiques. C'est la cause qu'il faut combattre pour détruire l'effet. Ainsi, cette faiblesse, cet état cachectique tiennent-ils à un épuisement causé par des maladies antérieures? administrez les meilleurs analeptiques. Sont-ils le résultat d'un excès de travail, de veilles prolongées, de l'abus des plaisirs, du défaut de nourriture? faites cesser ces causes, si vous en avez les moyens, et prescrivez un exercice modéré et une nourriture convenable. Si, par l'effet de ce régime, les forces se rétablissent, si la santé s'améliore, vous pouvez alors déployer les moyens thérapeutiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Vous administrerez avec avantage les martiaux, les amers, les aromatiques; à l'extérieur, vous emploierez les fomentations toniques, les frictions sèches sur la région abdominale et les membres inférieurs; vous mettrez enfin en usage tout

(1) Pinel, Nosogr. phil.

ce qui est capable de relever le ton des solides et de donner de l'énergie aux fluides. Mais quelles prescriptions proposer à l'aménorrhée entretenue par des peines morales profondes, par l'obstination des parens à une inclination décidée? Ici, sans les consolations de l'amitié, sans le salutaire conseil d'heureuses diversions, d'un voyage lointain, se rencontrerait souvent l'écueil de la médecine; car quelle formule pharmaceutique pourrait être efficace contre un tel état de choses? Et dans la chlorose, vulgairement appelée fièvre d'amour, si la femme tombe dans la mélancolie, le dégoût de la vie, la fureur utérine, Hippocrate n'a-t-il pas donné le plus salutaire conseil? « *Virginibus suadeo quibus tale quid accidit, ut citissime cum viris jungantur. Quod nisi fiat unà cum pubertate, aut non ità multò post, his tentabuntur, nisi viro jungantur.* »

Existe-t-il de vrais emménagogues; et, dans cette supposition, convient-il d'employer ceux qui sont les plus réputés, tels que la rhue, la sabine, etc.? On peut, je crois, répondre à la première de ces questions par la négative; nos connaissances actuelles paraîtraient nous en faire un devoir: écoutons le professeur Alibert s'exprimer à ce sujet. « On trouve, dans des auteurs surannés de matière médicale, une liste nombreuse de médicamens que l'on suppose propres à faciliter les évacuations ordinaires de la matrice. Les uns sont adaptés à l'expulsion du fœtus et de l'arrière-faix; d'autres, à ce qu'on prétend, sont favorables à l'écoulement des lochies; enfin, il en est auxquels on attribue la faculté de provoquer efficacement la menstruation. Ces derniers sont ceux dont les gens de l'art admettent le plus communément l'efficacité, et sont d'ordinaire qualifiés du titre d'emménagogues; mais leur action doit être envisagée comme étant infiniment douteuse, et l'on ne peut certainement pas assurer qu'il existe des substances médicamenteuses qui excitent, d'une manière directe, l'écoulement des règles. Il importe donc de mettre des bornes à la croyance du vulgaire sur cet objet de thérapeutique (1). » Quant à la seconde

(1) Alibert, Élém. de thérap.

question, l'action de ces substances est si active, elle peut occasioner de tels désordres, leur emploi nécessite tant de ménagemens, et les effets curatifs en sont si incertains, qu'il vaudrait peut-être mieux les délaissier que d'en faire usage.

L'électricité et le galvanisme ont encore été employés contre l'aménorrhée. Quelques observations déposent en faveur de ces moyens; cependant, le professeur Alibert dit avoir mis plusieurs fois ce dernier en usage à l'hôpital St.-Louis, mais sans succès: je ne pense pas qu'il puisse convenir aux femmes jouissant d'une grande sensibilité. Un autre moyen fort ingénieux, mais bien téméraire, est la compression des artères fémorales à l'aide du tourniquet, tandis qu'une vapeur d'eau tiède est dirigée vers la vulve. Il a été exécuté une fois (1) avec succès, mais comment ne pas craindre les accidens les plus graves, les hémorrhagies utérines, pulmonaires, etc.?

Nous avons dit, en parlant des symptômes généraux qui accompagnent quelquefois l'aménorrhée, qu'ils peuvent embrasser tout le cadre nosologique. Il en est donc qui doivent être graves, et sans que ce soit plus le cas à présent qu'après d'en faire l'énumération, je puis au moins recommander en passant d'y porter la plus scrupuleuse attention, et de les combattre par les remèdes appropriés, sans perdre jamais de vue la cause qui les a développés.

Quant aux déviations dont j'ai aussi parlé, il est encore une conduite méthodique à suivre; si l'organe par où elle s'exécute ne joue pas un rôle important dans l'exercice de la vie, on peut sans danger l'abandonner à elle-même; c'est même un devoir si la déviation est ancienne, et cela par respect pour les lois de l'habitude. Dans le cas contraire, on peut prescrire une saignée du pied quelques jours avant l'époque de la menstruation, recourir à l'application des sangsues à la vulve aux approches de la période menstruelle, et toujours remonter à la cause de cette déviation pour modifier ou changer le traitement, si le cas l'exige.

L'aménorrhée organique, et celle par interception, nécessitant

(1) Actes d'Édimbourg.

dans plusieurs circonstances des opérations de chirurgie, et se trouvant conséquemment plutôt du domaine de cette science, que de la médecine proprement dite, il n'entre pas dans mon sujet d'en parler.

Enfin, l'âge de retour, en plaçant la femme dans une autre sphère, la met sous l'influence d'une foule d'affections dont l'aménorrhée sénile est très-souvent la cause; mais elles peuvent tellement varier que l'état de la femme à cet âge nécessite, comme je l'ai dit plus haut, des considérations médicales particulières, qui ne doivent point trouver place dans le cercle que je me suis tracé, et qui ne feraient que fatiguer peut-être l'attention bienveillante dont on a bien voulu m'honorer.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Dans le courant du printemps dernier, une jeune personne, atteinte depuis trois jours de suppression de menstrues, par la frayeur que lui occasiona le cynisme d'un jeune homme, réclama les soins de M. le docteur Soulages, de Toulouse. Trop occupé dans le moment, ce médecin, qui m'honore d'une bonté vraiment paternelle, et qui a daigné m'attacher à sa pratique, m'y envoya. J'appris de la malade qu'une saignée au pied lui avait été faite le lendemain de l'évènement, mais sans succès; elle paraissait fort abattue, souffrait d'une céphalalgie légère et éprouvait des douleurs assez vives à l'hypogastre. Je comptai sur la tendance de la nature à rétablir l'hémorrhagie, et n'ordonnai provisoirement qu'une fumigation émolliente dirigée vers les parties génitales; les menstrues reparurent au bout de deux heures.

SECONDE OBSERVATION.

Dans la dernière guerre d'Espagne, surpris un jour par les troupes ennemies, nous fûmes forcés, pour effectuer une retraite honorable, de traverser un torrent qui barrait notre passage. Avec nous se trouvait une jeune cantinière ayant alors ses menstrues. La

fraîcheur de l'eau, ou peut-être le trouble que lui causa la position critique où nous nous trouvions, arrêta l'écoulement. Le soir, céphalalgie violente, nuit extrêmement agitée. Le lendemain matin, je pratiquai une saignée copieuse à la saphène interne du pied droit, qui fut suivie, dans la matinée, de la réapparition des menstrues.

Tel est le faible travail que je présente à mes Juges; je le soumetts à leur indulgence et non pas à leur justice. Toutefois, s'il peut les persuader de l'attrait, du zèle et de l'affection que j'ai pour la science, je quitterai avec moins de regret cette École, dont la célébrité repose sur leurs profondes connaissances et leurs vertus.

F I N.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PROFESSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. JACQUES LORDAT, *Doyen.*
M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire.*
M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.
M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.
M. PIERRE LAFABRIE.
M. J. L. VICTOR BROUSSONNET.
M. G. JOSEPH VIRENQUE.
M. C. J. MATHIEU DELPECH.
M. JOSEPH FAGES.
M. ALIRE RAFFENEAU DELILE.
M. FRANÇOIS LALLEMAND.
M. JOSEPH ANGLADA.
M. CÉSAR CAIZERGUES.
M. A. SIMON DUPORTAL.

MATIERE DES EXAMENS.

- 1.^{er} *Examen.* Anatomie, Physiologie.
- 2.^o *Examen.* Pathologie, Nosologie, Accouchemens.
- 3.^o *Examen.* Chimie, Botanique, Matière médicale, Thérapeutique, Pharmacie.
- 4.^o *Examen.* Hygiène, Police Médicale, Médecine légale.
- 5.^o *Examen.* Clinique interne ou externe, suivant le titre de Docteur en Médecine ou en Chirurgie que le candidat voudra acquérir.
- 6.^o *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.

Les membres de la Faculté de Médecine de Montréal ont l'honneur de vous adresser
 les noms des candidats qui ont été reçus pour l'examen de la Faculté de Médecine
 de Montréal le 15 Mars 1854.

PROFESSEURS
DE LA FACULTE DE MEDECINE

- M. Jacques BODAT, Docteur.
- M. J. Antoine CHAPTAL, honoraire.
- M. J. B. Thierot BAUMER.
- M. M. J. Jochim VIGAROUS.
- M. Pierre PARADIS.
- M. J. L. Victor BROUSSONNET.
- M. G. Joseph VERMOREL.
- M. C. A. Marquet DEBROCH.
- M. Joseph FAGES.
- M. Alar KAFFENBAU DEILLE.
- M. François LALLEMAND.
- M. Joseph ANGLADA.
- M. César GARNIER.
- M. A. Simon THORNTAL.

MATIERES DES EXAMENS

- 1^{er} Examen. Anatomie, Physiologie.
- 2^e Examen. Pathologie, Zoologie, Arborescences.
- 3^e Examen. Chimie, Botanique, Matière médicale, Thérapeutique, Pharmacie.
- 4^e Examen. Hygiène, Police médicale, Médecine légale.
- 5^e Examen. Chimie minérale ou externe, suivant le titre de Docteur en Médecine ou en Chirurgie que le candidat vendra acquiescer.
- 6^e et dernier Examen. Pratique et soutenu une Thèse.

Table

Sur le miel de vin Philosophe par Verulam	51. Page
Sur l'allaitement maternel par Ormieri	14.
Sur la fracture de col de femme par Pinau	40.
Sur l'apoplexie par Lapeyrie	88.
Observation propre à éclaircir quelques points de médecine par Obrecht	30.
Sur la Délirance par Laffon	10.
Sur le Scorbut par Carbonel	7.
Sur l'adynamie par Boffière	28.
Sur le hémiparésie idéogénique par Boulanger *	30.
Sur la neurse par Latus	23.
Sur la fonction de la peau par Sudre	154.
Sur le foray par Duclon	25.
Sur l'opisthotonus de la Douteuse par Laffon	23.
Sur quelques propriétés de quinquina par Delgoum	18.
Sur le abus de la manœuvre sur le accouchement par Clot	23.
Sur l'opisthotonus de l'aurore par Journaud	29.
Sur l'amaurose par Boubin	26.
Sur le cataracte par Rubard	32.
Sur l'encephalocèle par Marbeille	24.
Sur l'auris hum externe par Rossard	30.
Sur la topographie méd. de la Guedeloupe par Noaldin l'ainé	17.
Sur la structure du squelette humain par Noaldin fil.	8.
Sur les perforations spontanées de l'estomac par Dainard	28.
Sur la doctrine de fibres par Lattaloy	21.
Sur les émissions sanguines par Jourquet	52.
Sur le alcali végétal par Cuvillier	35.
Sur l'effet de l'habitude par Corant	26.
Sur les perforations spontanées de l'estomac par L'Isol	28.
Sur l'analyse de l'extraire d'élain exotique par Dijac	13.
Synthese Pharmaceutica et chymica auctore Delaunoy Ph ^m	8.
* Sur l'amputation du membre par Gaillard	30.